L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 16 AVRIL 1882

## Festival de musique et de fleurs.

Alphonse Karr a écrit quelque part, dans ses premières *Guêpes*, je crois, que souvent, en suivant de l'œil les quadrilles, il avait vu des hommes de la meilleure trempe, d'une énergie mille fois prouvée, proclamée, pâlir, reculer et même déserter devant un "cavalier seul." Eh bien ! au cours de ma carrière de critique il m'est arrivé plus d'une fois aussi d'hésiter, de pâlir et de déserter enfin au moment d'entrer dans une salle où se complotait un concert d'amateurs. C'était là mon redouté cavalier seul à moi.

En effet l'amateur est fréquemment un ennemi plein d'audace, qui vous attaque avec les armes les plus traîtresses, les plus dangereuses; qui, chanteur ou instrumentiste, vous décoche, sans trêve, sans merci, des traits malfaisants, et contre lesquels cependant il vous est même interdit de vous défendre. Que dis-je? se défendre! Il faut au contraire faire joyeux visage devant ces impitoyables attaques, et, comme le gladiateur antique, y succomber gracieusement, le sourire et l'éloge aux lèvres. L'amateur se transformera en artiste; petit poisson deviendra grand, vous dit-on. Hélas ! combien de ceux-là restent avec l'exiguité du goujon sans en avoir la saveur. Tout petits, on aurait dû les envoyer à la poêle; je parle métaphoriquement, bien entendu. J'en ai connu beaucoup, j'en ai connu trop, hélas! qui avaient un véritable une vertu narcotique d'une infinie puissance; c'étaient, en vérité, des missionnaires de Pausani; ils le semaient toujours et partout.

Par bonheur, ces missionnaires là n'étaient point représentés au Concert de Mme Boudousquié—et l'on peut affirmer en toute sincérité qu'il a été amusant d'un bout à l'autre.

Et d'abord il se composait d'un programme dont la variété le disputait au bon goût, et l'exécution en était confiée à de jeunes filles, à de jeunes femmes, au tempérament artistique, et dont chacune a l'heureux privilège de posséder une voix fraîche au service d'une bonne éducation musicale et d'une intelligence réelle. Et puis un double attrait s'attachait à cette fête; on s'y intéressait chaudement, et pour celles qui l'offraient, et pour celle à qui elle était offerte. Deux trois raisons triomphantes pour que le public, malgré les calamités dont est frappé une fois de plus notre pauvre pays, cédât à la tentation.

Aussi quand la bénéficiaire s'est présentée au milieu de son gracieux petit Conservatoire qui l'attendait en scène, a-t-elle dû s'incliner devant les acclamations d'une salle comble. Dans ces acclamations si spontanées, si soutenues, il n'y avait pas seulement un juste hommage au talent, il y avait aussi bien de l'affection. Elles disaient flatteusement, éloquemment à l'artiste éminente que non seulement on saluait ainsi son haut mérite, mais encore qu'on se rappelait la libéralité invariable, inépuisable avec laquelle le professeur se met, sans compter, à la disposition de toute élève, bien douée, mais qui n'a point pignon sur rue. Tout à la fois un témoignage de l'intelligence et du cœur à une femme de cœur et d'intelligence.

L'artiste doit avoir le courage de s'arracher au théâtre et à toutes ses chères griseries, ses vivifiantes jouissances, quand il sait que le déclin se fait en lui; le mariage avec l'art doit être une lune de miel continue, c'est là son *to be or not to be*. Il faut qu'on sache quitter la scène avant que la scène vous quitte; de même que, sitôt qu'il ne se sent plus aimé, l'homme doit savoir battre en retraite, afin d'éviter un dédain ou un oubli douloureux et blessant. Eh bien! ce courage, si rare même à ces heures, Mme Boudousquié l'a eu avant l'heure. Je l'écrivais l'autre jour, je le répète aujourd'hui. Elle a dit adieu aux ivresses de la scène, quand les flacons étaient loin d'être vides; elle a laissé la table en pleine fête. Aussi, je n'en ai aucun doute, elle aura souvent éprouvé des regrets amers—au point de vue de son art aimé—chaque fois qu'elle a laissé venir à elle ces souvenirs là; l'émotion a dû la gagner, et comment empêcher ces apothéoses du passé; comment ne pas se laisser parfois éblouir de leur éclat? La vision en a certainement surgi tout entière pour elle, mercredi soir, au milieu de ses bravos, de ces fleurs et de ces couronnes. N'est-ce pas?

En observateur curieux et ami je la suivais, et, surtout à un certain moment —je ne nommerai point qui chantait alors—elle écoutait, recueillie, absorbée, la voix qui s'élevait; on eût dit que son regard franchit les murs de la salle, embrassait un horizon lointain, comme s'il lui arrivait un écho de sa voix des beaux jours. Elle prêtait l'oreille, elle pensait, et le passé semblait alors se mêler au présent.

Et puis cet instant de contemplation, de rêverie passé, le vague du regard cessait, et ce regard, reprenant son expression d'encouragement, d'approbation et de fierté aussi, revenait à ses élèves, auxquelles je reviens à mon tour, en demandant grâce au lecteur pour ce préambule trop long sans doute et écrit à la hâte.

Je parlerai de ces charmantes interprètes en suivant l'ordre même du programme que j'ai sous les yeux, et de la sorte j'échapperai, je l'espère, au danger d'un oubli quelconque.

Je prends la plume à une heure déjà fort avancée; les compositeurs de l'*Abeille* attendent ces feuillets, mis forcément en retard par une autre occupation,—qui n'a rien d'artistique celle là—et je pourrais simplifier mon travail d'aujourd'hui en adressant un compliment collectif à toutes celles qu'applaudissait, mercredi, un public autorisé en matière d'art.

Elles ont eu, ce soir là, tant et tant de fleurs, que je pourrais bien me dispenser de leur offrir ici mes fleurs de rhétorique, si fades, si incolores auprès des autres. Mais non, il arrive trop rarement qu'une exécution par des amateurs obtienne si vive réussite pour que je ne dise pas—en quelques mots improvisés tout au moins—ma pensée sincère sur chacune de celles qui formaient ce gracieux groupe où l'opéra de salon pourrait faire ses si précieuses recrues.

Dans le duo si distingué du *Songe d'une nuit d'été* (1er acte—1ère chanteuse à roulades et jeune chanteuse—Elisabeth et Olivia) chanté mercredi, le librettiste a écrit:

> La peur est un cruel martyre,
> Pour le beautir faite moi,
> Chantonnez moi!

Or je vous le dis, et vous pouvez m'en croire, à l'inverse de ces paroles-là c'était chanter qui donnait peur. Et si pour définir la frayeur dans toute son intensité, il faut la bleuir, qu'il me soit permis d'écrire que chez la plupart de ces jeunes filles, mises pour la première fois face à face avec cet être à mille têtes qu'on nomme un public, la peur était du bleu le plus beau, une peur indigo.

Mais procédons par ordre.

C'est Weber, arrangé par Ravina (duo d'Euriante) qui a ouvert le concert. L'attaque—par Miles Anna et Jeanne Bouligny—en a été d'une sûreté, je dirai d'une crânerie telle que dès les premières mesures, on pouvait se faire aisément prophète et annoncer le succès. Ce morceau, d'un très grand développement, offre des difficultés de mécanisme et de nuances. Il exige et des doigts et une intelligence exacte du sens musical. Les deux sœurs—sœurs par le mérite aussi—possèdent ces qualités à un degré élevé. S'entr'aidant avec amour, avec un ensemble qui n'a jamais faibli, elles ont joué d'une façon toute distinguée cette souriante et remarquable composition. Netteté, grâce, vigueur, sentiment, elles n'ont failli à aucune des exigences de la tâche ardue qu'elles s'étaient imposée. Toutes deux ont la connaissance du coloris; toutes deux savent conduire, développer une phrase, la faire arriver de gradation en gradation à toute son ampleur, la traduire enfin dans l'esprit qui l'a inspirée. Pareille exécution indique une riche organisation et des études sérieuses.

Mlle Jeanne Bouligny—non contente des bravos qu'avait soulevés sa part d'exécution—s'est fait aussi applaudir dans la valse chantée—*Emeraldo*. Là encore les difficultés abondent, et cette voix—jolie déjà—mais qui certainement acquerra encore volume et étendue—par Mlle Bouligny a un charmant défaut—la jeunesse—cette voix a franchi très heureusement ce nouvel obstacle.

Quant à Mlle Anna Bouligny—qui déjà compte parmi les professeurs recherchés, et que je ne saurais trop recommander—quatorze ou quinze *fois* elle s'est mise au piano pour accompagner, et toujours avec ce goût, ce tact musical qui la distingue. Elle comprend à merveille ce rôle d'accompagnateur; elle sait le réserve, la sobriété dans laquelle doit se tenir alors le clavier, afin de laisser à la voix pleine liberté d'effet. Du reste, on dirait, à parler vrai, qu'elle a l'amour de l'effacement; sa modestie égale son mérite, elle se complaît dans le dévouement, dans les services rendus; jamais elle ne refuse, jamais elle ne marchande son aide à qui la sollicite. Elle ne se contente point d'être la providence, la joie, la bonne fée du foyer, elle est aussi l'amie sûre, fidèle, toujours prête à se multiplier, à se prodiguer pour le bien des autres. Cœur et talent. La nature en a fait une jeune fille charmante, et l'étude en fait un professeur éminent. Cela devait être, car, toute jeune, elle s'est fait une loi, une vertu du travail, et elle est entrée résolument dans la lutte austère de la vie.

Mlle Corinne Castellanos, tremblante comme feuille dans le solo du chœur de la *Favorite*: "*Rayons dorés*," a chanté l'*Abbesse d'amour* (Faure) d'une voix beaucoup plus assurée, beaucoup mieux posée, où les bravos très légitimes qui l'y ont accueillie, lui ont sans doute témoigné que sa peur était de trop.

Je n'ai regretté qu'une chose en entendant Mme d'Aquin, c'est que le morceau, ou plutôt le fragment de morceau choisi par elle, fût si court. Pourquoi donc mettre ainsi les gens en appétit et leur compter les bouchées? Voix limpide, fraîche, sympathique, pénétrante; de l'âme, de la poésie.—Nature impressionnable qui sait communiquer ses impressions.

La voltige musicale n'est point ce que redoute Mlle Adélaïde Grima; elle monte à l'assaut très hardiment, elle va droit aux difficultés, elle les attaque de front, et en général elle décroche avec aisance les vocalises qu'elle vise. Elle en a donné deux fois la preuve, dans le duo du *Songe d'une nuit d'été*, et dans le périlleux *Carnaval de Venise* de la *Reine Topaze*. Etendue suffisante et déjà beaucoup de souplesse.

Le chant large sied à Mlle Regina Frémeaux. Il y a de l'ampleur, de la chaleur, du drame dans cet instrument. Mlle Frémeaux ressent vivement ce qu'elle chante, cela est évident, et pour traduire ses sensations elle a une voix qui ne manque pas d'homogénéité—la grave à l'aigu.

Charmant mezzo-soprano que Mlle Anna Eustis. Cette voix généreuse, bien cordée, bien étoffée, se prête admirablement au drame lyrique. Mlle Eustis en a fourni le témoignage par la façon dont elle a chanté le morceau de *La Reine de Saba*, où par parenthèse se laisse deviner et transparaît le futur créateur de *Faust*. Je ne connais guère de morceau—même du grand répertoire—auquel ne puisse suffire ce très brillant instrument. Instrument bien privilégié, car il a non seulement la vigueur et l'ampleur, mais encore la légèreté. Souvenez-vous de la facilité avec laquelle a été dit l'air du *Barbier*, contraste si frappant avec celui *La Reine de Saba*. Je voudrais seulement un peu plus d'audace à Mlle Eustis; elle a parfois d'excellents élans, et puis cédant à je ne sais quelle retenue, elle s'arrête au milieu d'un effet très heureusement indiqué et commencé pourtant.

Mlle Marietta Santini a du vif argent dans les veines, de l'esprit plein les yeux et du charme dans la voix. Elle a détaillé avec beaucoup de verve l'*Eclat de rire* d'Auber qui demande et de l'action et du chant.

J'ai parlé plus haut de peur indigo; Mlle Isabelle Hernandez en était toute montée par dessus toutes. Ce qui ne m'a point empêché de distinguer une voix longue, émouvante, et du sentiment dramatique. A travers cette frayeur à outrance, facile était de découvrir un grand foyer.

L'air de la bohémienne du *Trouvère* est essentiellement scénique et perd forcément beaucoup, transporté au concert. Néanmoins Mme Emilie Lejeune en a tiré un bel effet, grâce à la chaleur, au coloris de sa phrase, et au mordant, à la vigueur, au timbre de sa voix de mezzo-soprano, au contralto et à l'haute.

M. D'Aquin, l'habile noir égaré dans ce gynécée-concert, a joué en artiste de haute valeur le *Tremolo* de Demersseman. Tout le morceau a été enlevé avec supériorité, mais surtout la dernière partie,—tour de force d'exécution où l'artiste, se doublant pour ainsi dire, fait entendre basse et chant—un véritable duo. Ce choc de sons, bien distincts les uns des autres, a été très purement et très heureusement rendu.

La jeune artiste était, du reste, fort bien secondée par Mlle L. Rouen, qui l'accompagnait au piano.

Le piano! En voici venir une reine qui n'avait pas besoin de sa riche diadème aux cheveux pour laisser deviner sa royauté.

A peine les doigts de Mme Samuel ont-ils couru sur le clavier qu'on reconnait le maître. C'est toujours cette facilité merveilleuse, cette sûreté imposante, cette coquetterie charmante, cette phrase si vivante, si colorée, cette dentelle délicate, ce style chaste et élevé. Comme le piano dit tout ce qu'il veut, tout ce qu'il peut dire, sous ces doux mains élégantes, dont la gauche est peut-être celle qui étonne le plus. Comme elle comprend cette musique de Chopin—intraduisible pour tant de pianistes—comme elle en fait resplendir toutes les facettes, ressortir toute la richesse d'imagination! A peine a-t-elle fini la Polonaise No 8 que la salle entière éclate en bravos, et l'éminente artiste les paie princièrement en une valse de Wieniawski, je crois, dont elle double l'effet par la délicieuse façon dont elle l'exécute. On passerait des heures et encore des heures à entendre son crescendo et son diminuendo si artistement mis en opposition. Rayons et ombres distribués avec la maestria, la virtuosité d'un grand coloriste musical.

Enfin voici Mme J. Nott (née Corinne Bouligny), c'est-à-dire une privilégiée à laquelle la nature a donné l'une de ces voix pleines de caresses, que les Italiens appellent pittoresquement voix de chair. Mme Nott, élève de Mme Boudousquié d'abord, et puis de Mme Carvalho, a largement profité des largesses de la nature et de l'habileté de ses professeurs. Professeur elle-même aujourd'hui, et professeur pouvant à peine suffire aux demandes, elle s'est conquis une grande place dans l'art du chant. Ecoutez ce timbre d'argent, cette émission et ce style qui disent aussitôt la grande école à laquelle elle doit son talent. Pas un son qui soit confus, pas un mot qui se perde; sans effort la voix donne tout ce qu'elle peut donner. L'instrument s'est encore assoupli, la phrase est encore plus large, plus mouvementée, plus incidentée, et je puis aussi parler. Jamais de monotonie dans ce chant; l'accent est toujours conforme à la pensée du compositeur, l'interprétation vraie, éloquente. C'est du sentiment réel qui gagne vite et sûrement l'auditoire; ainsi entendue la musique est bien un langage. Et à côté de ce sentiment, de cette âme, des broderies opulentes, élégantes, du goût le plus distingué; un cliquetis continu de roulades, de staccati et de trilles qui partout seraient applaudis. Et quelle variété dans ce jeune talent. Tout à l'heure, c'était l'*air de Lucie* avec son large andante et son étincelant allegro, maintenant c'est une bluette "*Le sentier couvert*," dont elle redit trois fois le refrain avec trois intentions aussi charmantes de variété que de finesse:

"*Grand maman, vous avez dû passer par là.*"

Mme Boudousquié avait le droit d'être fière en voyant consacrer à nouveau par un si éclatant succès ce remarquable talent. Talent d'artiste de grand ordre, et que caractérisent la grâce, le sentiment profond, l'esprit et le brio.

Et moi, en écoutant cette pimpante chansonnette, si spirituellement détaillée, j'en transposais instinctivement le refrain, je le mettais dans la bouche des enfants et des petits-enfants de la bénéficiaire, et ceux ci—, lui montrant l'averse de cadeaux, de lyres florales et de couronnes, tombée devant elle, pendant qu'une autre averse grondait au dehors, ceux-ci répétaient à l'aïeule émue:

"Grand maman, vous avez dû passer par là!"

Le concert s'est terminé par un très gracieux choral dialogué de *Jean de Nivelle*, d'une excellente exécution,—et dont les solos ont été très joliment dits par Miles Follets Barthe et Mathilde Guesnard.

Toutes les élèves de Mme Boudousquié avaient voulu prendre part à cette fête; celles auxquelles on n'avait pu donner place dans le programme, ont tenu à paraître complaisamment et modestement dans les chœurs.

N'oublions pas aussi de citer les noms de Mme Lejeune et de Mlle Jose Santini qui avaient accepté d'accompagner le duo du *Songe* et l'*Eclat de rire*.

Bref, soirée qui marquera dans les souvenirs de la bénéficiaire et du public. Malgré l'affreux temps de la veille, pas un rhume, cette indisposition qu'un plaisant a appelée tempête sous-marine; des voix jeunes, bien exercées, de l'entrain, et des couronnes, des fleurs, à joncher un jardin. Et puis auditoire écoutant d'affilée, et sans une seconde de lassitude, 17 morceaux! La chose est rare.

J'en renouvelle mes chaleureuses félicitations à Mme Boudousquié. Ce bénéfice, complet sous tous les rapports, lui a été une preuve bien douce, bien consolante, qu'aux mauvais comme aux beaux jours, de nombreux amis lui sont demeurés fidèles, et qu'elle ne saurait s'appliquer les mélancoliques vers d'Ovide exilé:

> "Donec eris felix multos numerabis amicos;
> Tempora si fuerint nubila, solus eris"

Bon! voilà que je parle latin à une artiste! Après cela je n'ai plus qu'à me taire et à signer. Et je signe

L. PLACIDE CANONGE.

## LES JOUEURS DE BILLARD
### EN FRANCE

Le temps est loin où le billard, jeu aristocratique réglementé par des édits et privilèges, contribuait à la fortune du ministre Chamillart, en facilitant la digestion de Louis XIV. Après avoir été fort en honneur au XVIIIe siècle, il a subi, dans toutes choses, les bouleversements de la Révolution française. Les blouses ont disparu, les queues primitivement recourbées ont été abandonnées, et notre siècle géométrique leur a substitué les queues droites, coniques. Le billard est devenu démocratique et populaire—quoique le chef du pouvoir soit encore d'une assez jolie force. Il est vrai que ce divertissement ne coûte plus seulement deux sous l'heure, comme jadis à Paris. Tout renchérit.

Les matchs du Français Vignaux et de l'Américain Slosson, ces rivaux éternels, passionnent le public. De formidables paris sont engagés et des transparents lumineux annoncent de cinq minutes en cinq minutes les péripéties de la lutte homérique. Les cœurs sont palpitants. Lors de la dernière victoire de Vignaux, des milliers d'enthousiastes crièrent: "Vive la France!" Il faut bien que notre superflu de chauvinisme trouve à s'épancher.

La bataille—le tournoi—a recommencé, acharnée, sans merci, entre les deux terribles jouteurs. Cette fois, la chance de M. Gambetta et la déconfiture de l'Union générale leur ont fait un peu de tort. Les vrais billardeurs le déplorent. Mais puisque tout mal, dit-on, porte en lui son remède, il est permis d'espérer que la défaite de Slosson—une victoire nationale!—fera renaître la confiance et rétablira le crédit ébranlé. C'est le vœu que forment tous les bons citoyens et, nous n'en doutons pas, M. Grévy lui-même.

Pourtant, les dernières nouvelles tendent à nous enlever cette espérance suprême.

Il nous restera M. Léon Say.

* *
*

Les joueurs de billard composent un monde considérable, assez peu connu, quoiqu'il soit curieux à plus d'un titre. Dans une étude amusante, mon ami Guy Tomel a portraituré l'amateur de province, le fameux Dulombard, qui, "dès sa plus tendre enfance, a eu l'art de faire rouler des billes sur une surface plane..

..C'est en 1869, le 14 février, que Dulombard a fait sa grande série de cent quatre-vingt-seize, un jour qu'il y avait un concours de pompes à Jaisetoux. Il s'était levé le matin comme à l'ordinaire, sans que rien, pendant la nuit, lui eût fait pressentir qu'un grave événement allait se passer; et le soir, au café de Paris, devant plus de douze cents personnes il avait exécuté cent quatre-vingt-seize carambolages de suite, en jouant contre M. Bondurand, le marchand de toiles.

Cette série de cent quatre-vingt-seize a fait date dans l'esprit de Dulombard. Il dit couramment, dans la conversation:

—L'année de la guerre.... attendez donc.... oui.... c'est l'année qui a suivi celle de ma série de cent quatre-vingt-seize.

Si Dulombard se marie, il dira: je me suis marié huit ans, dix ans, quinze ans après ma série de cent quatre-vingt-seize."

* *
*

Mais c'est là le fort joueur de province celui qui rend des points dans le pays, c'est un type que chacun a rencontré. Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'à Paris il existe certains établissements, véritables temples du billard, où se réunissent et se mesurent tous les maîtres du monde.

Tel est un café situé dans un passage. Là, tout est pour le billard. Les boules d'ivoire ont conquis un respect quasi sacerdotal. Des professeurs émérites et des amateurs remarquables s'y réunissent journellement et causent des parties mémorables. Vignaux en personne et Slosson lui-même, deux grands artistes, à diverses reprises y sont passés. Le patron, un fanatique qui a écrit sur la matière, exécute fort aisément sa série de trois et quatre cents points. Il reconnait la supériorité des deux maîtres. Mais néanmoins, il affirme que son jeu est plus pur que le leur et que s'il s'exerçait seulement quatre heures par jour tout seul....

Dans ce café, on rencontre encore Dumans le professeur belge, Gibelin, Mangin qui possède un coup de fausse queue inimitable, Garnier, Venance de Marseille, qui n'a pas l'air de s'amuser quand il joue, puis d'autres encore, des professeurs, des amateurs, toutes les illustrations du billard.

Le matin, des jeunes gens très bien viennent prendre des leçons à tant le cachet et souvent on voit jouer des femmes dans une salle réservée.

Les queues, non pas des queues ordinaires, mais des queues de maîtres, soignées, plombées, équilibrées, striées pour ne pas glisser dans la main, sont rangées dans des casiers qui ferment à clef. Celle du grand Vignaux est enveloppée d'un voile mystérieux.

Des limes et du papier de verre servent à ajuster les "procédés." Les tapis sont brossés avec des brosses entourées de flanelle et les becs de gaz sont mobiles pour ne point gêner les "amants."

Quand les professeurs jouent sur le billard d'honneur, le silence est religieux. Les garçons tournent à pas discrets autour de "l'auditoire." Le moindre bruit irrévérencieux attire des regards sévères, irrités. Le fameux Slosson a dépassé toutes les exigences: Pour être "bien en queue," pour posséder "toute son inspiration," il lui faut un tapis neuf et des billes tournées du matin.

* *
*

Ce café est l'objectif sur lequel sont fixés les yeux de tous les Dulombard de la province. J'en sais un, clerc de notaire à... Montel, qui vient passer là régulièrement ses vacances. Du matin jusqu'au soir, il voit rouler les billes, et quand il est de retour au café du Commerce, il dit négligemment:

—L'autre jour, je jouais avec Mangin....

Cela étonne les amateurs de Montel, qui en sont restés à Barger de Lyon, lequel carambolait sur deux billards.

Un jour, j'ai vu jouer ce clerc de notaire contre le patron du café dont je parlais tout à l'heure. Du premier coup, le professeur fit 297 points sur 300. Dulombard, appuyé sur sa queue, dans une attitude classique, regardait. Jamais, il ne s'était tant amusé....

* *
*

Le jeu de billard a subi un grand nombre de perfectionnements successifs. La vieille série française, dans les coins, est détrônée pour la série américaine, obtenue au moyen de petits contre successifs en suivant les bandes. Il faut voir avec quel ton de mépris les vieux amateurs français parlent de cette méthode! Aujourd'hui, les professeurs devenus trop forts, craignant sans doute de blanchir au cours d'une série interminable, ont décidé qu'un coin serait créé à la partie de carambolage par la bande, puis les coins coupés, il est défendu de faire plus de deux points dans le même angle. C'est le Championnat, le match où Vignaux et Slosson se mesurent actuellement.

La mode du jeu de billard a donné naissance à tout un argot spécial où reviennent les coulés sur bande, les rétros, les effets, les massés, les coulés. Quelques amateurs enragés ont transporté ces expressions techniques dans la vie ordinaire, ce qui a permis de noter au passage ce joli mot: A la chasse, un joueur de billard manque un perdreau. Il réfléchit un instant, puis philosophiquement:

—Je l'ai pris trop fin, conclut-il.

* *
*

Du reste, dans ce milieu passionné, étant donné d'ailleurs que nombre de professeurs sont Marseillais, les anecdotes abondent. Plusieurs sont devenues traditionnelles. J'en ai retenu une, prise sur nature, parce qu'elle peint bien l'acharnement des professeurs et des amateurs.

Une partie émouvante, engagée sur le billard d'honneur, touche à sa fin. Les respirations y sont suspendues. Soudain, le joueur prenant son élan, d'un coup de queue énergique, aplatit le nez d'un spectateur qui s'était un peu trop approché. L'autre, à moitié assommé, pousse un cri de douleur. Alors, le professeur, se retournant, avec un regard indulgent:

—Ça ne fait rien. J'ai carambolé tout de même.

HARRY ALIS,
(Dans le *Figaro*.)

## Les curiosités de la Science.

### La viande de chien dans l'alimentation.

"Au commencement, Dieu créa l'homme, et le voyant si faible,—dit Toussenel,—il lui donna le chien...."

Les peuples pasteurs l'embauchèrent aussitôt pour garder leurs troupeaux, tandis que Nemrod et ses fils l'appelaient à la rescousse pour courir sus aux bêtes des forêts. D'autres,—des déshérités, ceux-là,—lui jetant sur le dos un harnachement grossier, l'attelaient à des traîneaux pour se faire brouetter par l'intelligente bête—qui n'a que son nez pour boussole—à travers les steppes neigeuses des régions antarctiques.

Et, comme si ce n'était pas assez de ces utilisations si diverses, il s'en est trouvé d'aucuns—suppôts de cuisine, sans conscience,—qui, [illegible] tant de bon vouloir, ont proposé à la meilleure, [illegible] de leur paroisse et l'ont conduit à jouer le rôle de tournebroche. Jeu cruel pour ce nouvel aide-de-cuisine qui suit d'un œil convoiteux, au fur et à mesure qu'ils se foncent, les tons dorés du rôt, tandis qu'il en aspire "à narines que veux-tu" les succulentes émanations!

Mais, cette fonction n'est qu'avilissante, tandis qu'on lui en a imposé d'autres tout à fait ignominieuses; je veux parler de sa participation aux exploits frauduleux des contrebandiers et de ses affiliations à certaines sociétés de pick-pockets qui ne craignent pas de le former au "vol à la tire."

Mais! ce n'est pas pour ces faits que l'illustre Michelet, pris, à son endroit, d'un accès d'enthousiasme, lui a décerné le titre de "candidat à l'humanité."

Mais, tous ces services du fidèle animal—j'entends les seuls avouables—ont laissé froids les Chinois, qui n'ont vu en lui qu'une bête comme les autres, comestible comme elles et susceptible d'ouvrir à l'art culinaire des horizons nouveaux.

—

Il a fallu une faim.... obsidionale, pour que les Parisiens, enserrés par le blocus, aient osé porter sur leur une main ravisseuse. Et ce n'est que dans les derniers jours du siège qu'on vit figurer sur les menus héroïques d'alors, débités en consciencieuses, émincés, tournedos, etc., les restes de cet ami du foyer.

J'en sais qui, après avoir gloutonnement avalé des côtelettes de caniche, se le sont reproché—leur faim payée—comme un acte d'anthropophagie.

Jusqu'alors, en effet, il n'y avait guère que la graisse de chien qui fût en usage et encore n'était-ce que dans la thérapeutique qui la vantait pour le traitement de la phthisie. Aujourd'hui, elle ne sert plus qu'à graisser les voitures.

—

Les Belges, gens pratiques, qui—en dépit des puritains de ceux qui prennent la couardise pour de la sensibilité—ont continué, à l'instar des Esquimaux et des Groënlandais, à faire du chien un animal de trait, plutôt que d'atteler de pauvres petits apprentis qui suent d'ahan à traîner des voitures trop pesantes pour leurs forces, les Belges, dis-je, se sont demandé pourquoi ils ne feraient pas figurer parmi les viandes de boucherie la chair des braques, barbets, griffons, etc.

Et pour voir se réaliser cette vue gastronomique, les habitants de Liège ont adressé au gouverneur de leur province une requête que celui ci a soumise au ministre de l'intérieur, lequel, à son tour, en a référé au corps professoral de l'École de médecine vétérinaire de l'Etat.

On lira plus loin les appréciations des professeurs de l'École de Cureghem.

—

La viande de chien—je l'ai dit,—est fort goûtée de certains peuples. Aussi bien, les anciens le regardaient comme un excellent aliment. L'homme de Cos, Hippocrate lui-même, déclare qu'elle est "à la fois bonne et nourrissante."

Pourtant, si l'on est d'accord sur ses qualités alimentaires, sa saveur fournit encore prétexte à discussion.

Ximénès qu'Hippocrate, déjà nommé, trouve qu'elle a le goût du mouton,—et du meilleur,—le père Sabard Théobat, qui en a fait sa nourriture, au Canada, prétend, lui, que son goût confine à celui du porc!

Des goûts et des couleurs.... (Air connu).

Je ne parlerai que pour mémoire des étaux de boucheries de l'Empire du milieu, dont la viande de chien est le plus bel ornement, mais je m'arrêterai pour signaler une contrée européenne assez rapprochée de nous où l'usage de cette viande est tout à fait répandu. Ce trait de mœurs peut paraître un peu bien étrange et il vaut, n'est ce pas, d'être appuyé de quelques preuves. C'est pourquoi je donne ici, mot pour mot,—pour ne pas l'affaiblir—ce narré du capitaine Swinburne.

"Casalnuovo— dit-il —est une ville des Deux-Siciles, composée de 4,000 habitants. Ceux-ci ne présentent rien de remarquable, si ce n'est leur goût très prononcé pour la viande de chien. Ils n'ont d'autres rivaux, à ma connaissance, dans leur goût pour cet aliment-là, que leurs voisins de Lecce.

Malheur, donc, en ces villes, au chien qui est assez imprudent pour suivre son maître dans la rue; il est immédiatement saisi sans pitié et immolé pour les besoins de gueule.

S'il faut à mes lecteurs d'autres preuves, j'appuierai ce récit d'une lettre de Sir William Hamilton, qui raconte qu'un de ses gardes ayant perdu son chien, des recherches furent faites par toute la ville de Lecce, qui établirent, de façon indéniable, que la bête avait été prise et mangée par les indigènes.

Voici l'explication de ce goût particulier des habitants de Lecce et de Casalnuovo pour la chair de chien:

Ces deux villes sont renommées pour leurs fabriques d'imitation de cuir de Cordoue où les tanneurs sont connus pour enlever tous les chiens qu'ils rencontrent, afin de faire servir à leur industrie la peau de ces animaux.

Les réclamations qui, chaque jour, surgissent, après la disparition des chiens, engagèrent ces industriels à dissimuler avec soin les débris des produits de leurs rapts.

Et pour faire disparaître le corpus delicti ils ne crurent mieux faire que de le manger!....

On pourrait penser que cette appétence de quelques peuples pour la chair de notre meilleur ami est due au manque absolu d'autre viande.—Point. Au rapport du capitaine Carvel, qui a exploré tout le Nord-Est de l'Asie, nombre de peuplades font du chien leur aliment préféré, qui pourraient, tout aussi bien, se nourrir de la viande du buffle, du bison, de l'élan, du daim, etc.

—

Mais il me faut revenir au rapport des professeurs de l'École de Cureghem.

Voici le conclusions qu'ils ont formulées:

1° Il n'y a pas lieu d'interdire la vente de la viande de chien pour la consommation publique, non plus que celle des viandes ordinaires de boucherie.

2° L'autorisation de vendre cette viande ne peut être accordée qu'à la condition expresse qu'elle sera soumise à une inspection faite par un médecin-vétérinaire. Cette inspection portera également sur les sujets vivants immédiatement avant leur abatage.

Cette déclaration est marquée au bon coin; elle procède incontestablement, d'une façon de voir haute et éclairée. Pour ma part, j'y applaudis.

Laissons à ceux qui sont friands de la chair de chien le droit de lui faire les honneurs de leurs menus; à condition, toutefois, que sa vente—comme celle de toutes les autres viandes de boucherie—soit contrôlée par les vétérinaires qui émargent à la préfecture de police.

Quant à moi, je le déclare en toute liberté d'ailleurs, jamais la chair de Médor ni de Follette ne viendra défrayer mon régime diététique.

GASTON PERCHERON.
(Dans le *Voltaire*.)

—

Un mot qui n'est pas d'hier, mais il a été dit par Talleyrand alors qu'il était ambassadeur en Angleterre. Il fut prié à dîner chez un lord avec lequel il eut, au dessert, un long entretien politique.

—M. le ministre, lui dit le gentleman, il ressort de votre confession que vous n'avez pas des opinions politiques bien stables.

—C'est vrai, mylord. Je les laisse debout. Comme cela, elles se déplacent plus facilement.

—

Au restaurant:

—Mais, garçon, ce n'est pas là un bifteck, c'est un pavé!

—Oh! nous avions cru pouvoir sans inconvénient l'offrir à monsieur....

—Pourquoi cette préférence?

—Monsieur a une dentition superbe!


## INSTITUTIONS.

**URSIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.**
(Anciennement Institut D'Aquin.)
190......Esplanade.........190

L'OUVERTURE de la 12me session annuelle de cet Institut a eu lieu le 5 septembre 1881. L'enseignement comprend toutes les branches d'un cours complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la direction s'est assurée le concours du professeur H. BOLLING. L'Institut est situé dans l'un des quartiers les plus salubres et les plus agréables de la Nile-Orléans. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires ou des externes. Prix modérés. Pour circulaires, etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD, à l'Institut.
1 sept

### Dentistes

**C. E. KELLS & M. VIET,**
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 48 rue Dauphine immédiatement après la 4ème formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

**GEO. P. MALONEY,**
D. D. S. Dentiste diplômé.
150 rue du Canal.
Anciennement des collèges dentaires de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Orléans.
Dentiste du couvent des Ursulines. Extraction des dents sans douleur.
17 janv—1 an

**JAMES S. KNAPP,**
Chirurgien dentiste,
A transporté son cabinet du No 15, rue Baronne, au No 132 rue du Canal, coin St Charles.
Le Dr Knapp réfère le public à ses nombreux clients pour témoigner de son habileté dans toutes les opérations qui ressortent de son art. Il extrait les dents aux pauvres et les soulage gratuitement, le mercredi, de 2 h. à 4 h., et le dimanche, de 9 h. à 11 h.
Quand on veut conserver ses dents, on exerce beaucoup de discernement dans le choix du dentiste auquel on s'adresse, et on n'attend pas que la douleur vous force d'aller le voir.
7 janv—1an.

**JOSEPH BAUER,**
**DENTISTE,**
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
31mai—1an D Ma J

**VOULEZ-VOUS VOIR?**
**ET VOIR PARFAITEMENT?**
ALLEZ ALORS CHEZ
**E. CLAUDEL, opticien,**
Anciennement chez O. DUHAMEL
96 rue du Canal, près Camp.
En achetant une paire de LUNETTES en or, argent, ou acier ou en nickel.
VERRES de tout genre.
Véritable cristal de roche
Essayez-la et vous n'aurez affaire à personne autre.
Réparation de LORGNONS D'OPERA.
Réparation de tous les INSTRUMENTS d'optique, de mathématique, de marine et de philosophie.
Batteries électriques, Microscopes, etc.
Thermomètres, Verres d'optique, Instruments dentaires, etc. 20 janv—

**CONSULAT DE FRANCE**
—A—
**LA NOUVELLE-ORLÉANS**
BUREAUX 92 RUE ROYALE.
Ouverture de 10 h. du matin à 2 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis ou connaissances sont priés d'en donner avis au Consulat.

| | |
|---|---|
| Avet Vincent | Goring Joseph. |
| Amandras Antoine. | Géraud Jean. |
| Augustine (Benoît d'Argenté, Cor. bas) | Hameury, Clodomir |
| Aibert, Ame Louise | Jeanne, Armand Victor |
| Ansel Joseph. | Kernun Cirille, (fa. |
| A ued Baptiste, | mille) |
| Brifford, Alphonse | Lammens, Pierre |
| Berh, Jules | Lamonne, Jean, |
| Barrère, Paul, | Loquet Charles, |
| Barthe, François et Bernard, | Magné, Pierre |
| Barbe, natif de Carpa, Isère | Mennegaux, Charles Emile |
| Boyer, Jacques, | Moulabou Feuillan, |
| Bordes François, Mariette et Alix, | Morin Jacques Basile, |
| Casset Pierre, | Mequet Charles, |
| Chevrite, Antoine | Motrot, Chez Félix |
| Cestat Paul dit Marie-Anna, | Nourbeu Thomas. |
| Costarman Dominique de | Ferret Antoine, |
| Dussac, Pierre, Edouard | Pierrou Chas Auguste, |
| Dubet Ja Bte, dit Pétrinon, | Petit-Jean, François Joseph |
| Durrousset, Jean dit Lebosse | Renaud Ramiel Dlle dite Jourdain, |
| Doron, Leo Théophile, | Roturier, Célestin |
| Ducasse Marie | Ferrat, Mme Vve, |
| Duena, Pierre | Schiffer & Cie. |
| Fostau, Marcel | Stehle Léon |
| Francisco, Jean | Tuquet, Mme née Albas |
| Fontan, Jean | Verdi, Michel |
| Fais Vve à | Verdi, Louis |
| | Vincent Victor. |
| | Vignes Marie |
| | Zoquet Louis. |

Nlle-Orléans, le 1er avril 1882.
Le Consul de France,
Vicomte PAUL D'ABZAC
1 avril

### Brasseries.

**Marais Street Steam Brewery**
**H. F. STURCKEN,**
20, 22, 24 et 26 RUE MARAIS,
Entre Conti et St-Louis,
1er fév—1 an.DM J

**PELICAN STEAM BREWERY,**
**EUGENE ERATH,**
362.....RUE VILLERE.....362
Entre Esplanade et Chemin du Bayou
11 jan—82 1anDMaes

## ANNONCES PARISIENNES,

M. H. GAILLARDET, Agent,
8, Passage Saulnier, à Paris.

**SIROP & VIN DE DUSART**
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, aux Rachitiques,
aux jeunes Filles qui se développent,
aux Femmes délicates,
aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait,
dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants,
aux Convalescents,
aux Vieillards affaiblis,
dans les Maladies de Poitrine,
dans les Digestions laborieuses,
dans l'Inappétence,
dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement
et la Perte des Forces,
dans les Fractures, pour la reconstitution des os,
dans la Cicatrisation des Plaies.
Dépôt chez tous Droguistes & Pharmaciens

**Migraines.—Maux de Tête**
**GUARANA**
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

**Poudre-Levain**
INFAILLIBLE
—DE—
**PRESTON & MERRILL.**
LE VRAI LEVAIN!

NON MELANGE. NON FALSIFIE.

PARFAITEMENT PUR,
c'est la préparation la plus forte, la moins coûteuse et la plus saine pour faire le pain.

VENDU PAR TOUS LES GROCERS.
S. MENDELSOHN.
Agent pour Preston & Merrill, Bureau No 59 rue Douane.
12 janv—1an J&D

**DRS S. & D. DAVIESON,**
7 - - rue des Remparts - - 7
NLLE-ORLEANS, LNE.

**Dr David Davieson,**
M. R. C. S. LONDRES, M. D. GIESSEN, NEW YORK.
Auteur de "Practical Observations on Nervous Debility," "Essay on Marriage," etc. Conférencier sur l'Anatomie, la Physiologie, etc., au Musée d'Anatomie de l'Etat du Missouri, St-Louis Mo.
désire annoncer aux citoyens de la Nlle-Orléans et des environs qu'on peut le consulter jusqu'au 30 avril prochain, à son salon,
7 RUE DES REMPARTS, entre Canal et Douane.
Tous les jours de 10 a m à 3 p m et le soir de 6 à 8 heures.
Le Dr DAVIESON ayant adopté comme spécialité le traitement et la cure des

MALADIES DE NERFS,
a consacré des années à l'étude et aux recherches de cette branche de la science médicale qu'il traite plus particulièrement aux maux causés par les folies ou les indiscrétions de la jeunesse ayant pour résultat des débilités nerveuses, physiques et mentales, et la perte de toute vitalité, et sa longue et vaste expérience acquise dans les meilleurs hôpitaux européens en même temps que les succès de bien des années en Europe et en Amérique lui permettent de garantir un SOULAGEMENT A TOUS CEUX QUI SOUFFRENT
et qui le consulteront. Le Dr Davieson a été surtout remarquable connu heureux dans ses TRAITEMENTS PAR CORRESPONDANCE
Il est, cependant, préférable qu'une entrevue se mette en lieu, si c'est possible.
Le Dr DAVIESON appelle surtout l'attention des personnes qui se confient aux soins de charlatans ignorants sur un fait, qu'ils ne font qu'augmenter leurs maux. Le médecin qui comprend sa profession et qui travaille intelligemment à la faire avancer dans l'intérêt de l'humanité en est le bienfaiteur, et la haute estime dont jouit le Dr Davieson auprès des médecins eux-mêmes, est une preuve que tous ceux qui se confient à lui peuvent avoir une FOI IMPLICITE EN UNE CURE PROMPTE ET PERMANENTE.
Le travail du Dr DAVIESON "Practical Observations," qui en est à sa 180me édition, sera reconnu comme un guide de valeur et sera adressé gratuitement sur demande.
Le Dr DAVIESON peut être consulté au No 7 de la rue des Remparts, entre Canal et Douane, à la Nlle-Orléans, jusqu'au 30 avril, après quelle date son adresse sera au No 1707 rue Olive, à St-Louis, où il est domicilié depuis nombre d'années.
Heures de consultation à son bureau: de 10 heures a m à 3 heures p m, et de 6 à 8 heures p m. Le dimanche de 10 heures a m à 2 heures p m seulement.
19 'an—au 30 avril

**Dr. J. B. PEREZ,**
Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des
ORGANES GENITO-URINAIRES,
et des maux provenant des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres à une NATURE PRIVEE, traités sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes fournis. Le rétrécissement de l'Urètre guéri par un simple mécanisme sans douleur.
Les maladies de femmes, suspension, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations strictement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No 6 rue Sud-Rampart, près la rue du Canal, Nlle-Orléans. 16 sept 81—1 an

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS
**QUEYROUZE & BOIS,**
MARCHANDS EN GROS DE
EPICERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest
AUX MAGASINS BLEUS,
Coin Vieille-Levée et Bienville.
Sud—1an. le Orléan.

## LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dupuy de Lôme | 3,578 Tx. | Rouen | 2,574 Tx |
| Paris | 3,578 Tx. | Bordeaux | 2,574 Tx |
| Havre | 3,578 Tx. | Marseille | 2,576 Tx |
| Nantes | 3,578 Tx | | |

DUPUY-DE-LOME, capitaine Bocalour partira le 3 juin, et sera suivi par le PARIS vers le 8 juillet.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $80.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Havre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 172 rue Commune.

**PHARMACIE DUCONGE.**
RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLEANS.
**A. CARROUCHE,**
SUCCESSEUR.
Le soussigné informe les amis de la ville et de la campagne qu'il a renouvelé à cette ancienne pharmacie et fournit aussi un assortiment complet de
MEDICAMENTS PATENTES FRANÇAIS ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIE, en un mot, tout ce qu'on peut désirer dans un établissement de premier ordre. M. Carrouche reçoit directement de Paris les médicaments patentés dont nous donnons des listes. L'assortiment complet dans une seule colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de D. [illegible]
1 nov 81—1 an

**THE MUTUAL**
**ACCIDENT AND ENDOWMENT ASSOCIATION**
**OF NEW ORLEANS.**
(Association mutuelle de dotation en cas d'accident.)
Bureau: 137 RUE GRAVIER.
INCORPORÉE CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA LOUISIANE.
OFFICIERS:
GEO. NICHOLSON, Président. SAM'L M. TODD, Vice Président.
H. F. BRIDEWELL, Secrétaire et Trésorier. MOSES CLARK, Assistant Secrétaire.
J. D. C. STEVENSON, Agent Général.
Banque Nationale de l'Union, Dépositaire.
DIRECTEURS.
H. Dudley Coleman, Geo. Nicholson, Sam'l M. Todd, R. F. Cheshire, F. T. Carver, H. M. Seria, D. M. Kilpatrick, Jno K. Renaud, H. F. Bridewell, Col. Geo. Moorman, M. L. Haggins, Moses Clark, Jno. D. C. Stevenson, Jno. S. Bailey
14 av—1

Use Lawrence & Martin's
**TOLU**
**ROCK & RYE**

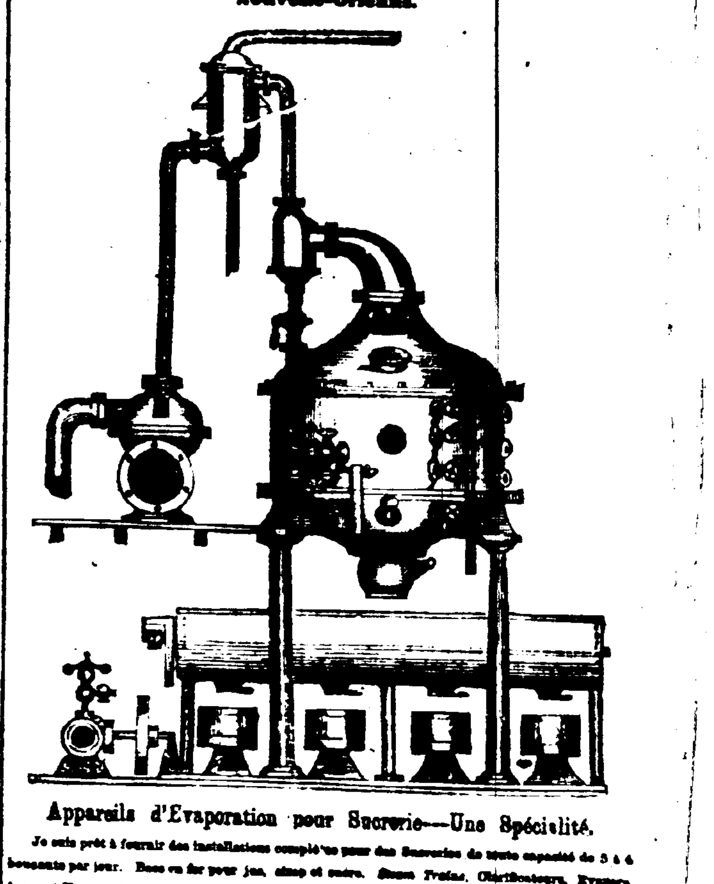
Pour les RHUMES, MAUX DE GORGE, BRONCHITES, L'ASTHME, la PNEUMONIE, la PHTHISIE, les MALADIES DE LA GORGE, de la POITRINE et des POUMONS,

**BALSAM DE TOLU** A toujours été un des plus puissants remèdes de la FACULTE MEDICALE contre les atteintes de la GORGE, la CONSOMPTION à leur début et à des périodes avancées. RHUMES, des BRONCHITES, l'ASTHME, les MAUX MALADIES de la GORGE, de la POITRINE et des POUMONS, mais il n'a jamais été utilisé avec avantage qu'en mélange avec le TOLU ROCK and RYE. Ses propriétés adoucissantes sont celles d'un stimulant et d'un tonique capables de refaire le système après que le rhume a été guéri. Prix du quart de bouteille $1 00.

**ATTENTION!** Ne vous laissez pas tromper par les marchands qui tâchent de substituer du ROCK and RYE en place des notre TOLU ROCK and RYE qui est le seul article médicamenté—le véritable a une étiquette particulière sur chaque bouteille, ce qui permet de le vendre par les Droguistes, Grocers et marchands partout, SANS TAXE OU LICENCE SPECIALE.

**TOLU ROCK and RYE Co., Propriétaire, 41 rue River, Chicago, Ill.**
A vendre en gros par F. Hollander, I. L. Lyons & Co., E. J. Hart & Co., Finlay Preston & Co., Schmidt & Ziegler. 25 fév—6m—Dim Mar Jeu.

**JAMES D. EDWARDS**
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 3 à 6 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et eau. Steam Trains, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Chariots à Sucre, Centrifuges, etc. Satisfaction garantie.
9 jan—6 mois—dim mer ve

**BASILE BARES,**
No 84 - - Rue Royale - - No 84
Entre St-Louis et Conti.
**Vieux pianos! Vieux Pianos!**
ENTIEREMENT remis à neuf et parfaitement garantis de faire la même durée qu'un piano neuf. N'attendez pas si vous voulez avoir un piano neuf chez vous, mais envoyez votre piano à BASILE, qui le remettra à neuf à un prix très modéré. Plus de 500 pianos réparés en ville et à la campagne ont donné entière satisfaction. Venant d'être reçu et attendu par bâtiments Teutonia, du Havre, un grand assortiment de toutes les célèbres cordes en acier de Londres, et articles en général pour la réparation des pianos et orgues.
J'invite mes amis et le public à venir examiner les marchandises que j'emploie, et le stock que je viens de recevoir.
16 fév—

**BODLEY BROTHERS**
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 roues, charrettes à boeufs, de, pour bois, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, roues, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voitures, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid etc.; les ferrements extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
**Dépôt 18 et 20 rue Union.**
9 mai 1881—1an

**Avis aux Contribuables.**
Bureau No 26, Passage de la Bourse.
LE soussigné se chargera de payer toutes les taxes arriérées ou courantes, soit de ville ou d'Etat, à un escompte très avantageux pour les intéressés. Il réglera également toutes les licences d'Etat à un escompte libéral.
JOHN T. DUFOUR,
oct— No 26 Passage de la Bourse.

ANT. CARRIERE,
E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE
**A. Carrière & Sons**
Négociants-Commissionnaires,
No 8½ RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.


## FEUILLETON

No 7. Commencé le 9 avril

# LE MAITRE DE FORGES.

Par GEORGES OHNET.

IV

(Suite).

Pour décourager .... Gaston simula un départ pour Moscou. Il disparut pendant deux jours, et rentra secrètement chez lui. Le comte cessa de se relâcher de sa surveillance, et la belle Rosée put venir trois fois chez le duc. La comtesse laissait sa voiture devant le portail de Saint-Alexis, entrait dans l'église, puis, sortant par un des bas côtés, allait d'un pied léger à son rendez-vous. A la troisième fois, Palermo fut dénoncé par le valet de pied qui, ayant soupçonnement suivi la comtesse, courut prévenir le comte.

Celui-ci, furieux, arriva chez Bligny, mais dut parlementer avec le valet de chambre, un Parisien, rusé comme Mascarille. Pendant ce temps, la charmante comtesse affolée cherchait avec Gaston une issue. C'est en cette circonstance que la vigueur nerveuse du jeune homme fut mise à rude épreuve.

La salle de bains de son hôtel donnait sur la petite cour d'une maison voisine. Mais la fenêtre de cette salle était fermée par des barreaux de fer. En un instant, d'un effort effrayant de ses muscles tendus à se briser, Gaston tordit un barreau, et Mme Woreseff put fuir. Quelques secondes plus tard le comte introduit auprès de Bligny paisible et souriant était obligé de constater la mal fondé de ses soupçons et de se retirer en faisant des excuses.

Le comte dévora sa rage et sut montrer à sa femme un visage calme. Et des informations habilement prises ayant fortifié sa conviction, il résolut de forcer le duc à se battre. Il se rendit au cercle et prit la banque. Puis, les cartes étant épuisées et Gaston ayant coupé, le comte, brutalement, déclara vouloir casser la partie. Le duc demanda froidement des explications, le comte refusa d'en donner. Une provocation s'ensuivit.

La conduite de Woreseff fut unanimement blâmée. Mais le résultat que le mari cherchait était atteint. Le lendemain une rencontre eut lieu. On se battit, par une jolie gelée, dans un petit bois de bouleaux, au pistolet, à vingt pas, à volonté. Gaston, fort respectueux de sa vie, ne fit pas de générosité au mari de sa maîtresse. Au signal il tira et logea une balle dans le ventre de son adversaire. Le comte, étendu sur la neige rougie, se releva alors sur un genou avec une énergie farouche et, s'appuyant le coude, ajusta froidement Bligny. Mais la faiblesse que lui causait déjà la perte de son sang fit trembler sa main et il n'atteignit le duc qu'à l'épaule.

Le comte survécut à sa terrible blessure. Quant à Gaston, au bout de six semaines, il avait repris son train d'existence. Mais, fait singulier, la balle du comte Woreseff semblait avoir coupé la veine extraordinaire du jeune duc. Etait-ce le sang tiré qui avait déterminé l'équilibre heureux de ses facultés? Ou bien Gaston, favorisé jusque-là, avait-il lassé la fortune? A partir de ce jour, il fut brouillé avec le succès. Il perdit sans relâche.

Sa superbe confiance le quitta, et il connut les incertitudes du joueur qui flaire la mauvaise carte. Il ne jetait plus son argent sur la table avec un aplomb de vainqueur. Il ne dominait plus ses adversaires par son imperturbable sérénité. Il pâlissait maintenant. Ses mains inconscientes battaient nerveusement sur le rebord de la table, des marches saccadées. Ses yeux s'enfonçaient tout brûlants sous ses sourcils, et ses dents blanches mordaient ses lèvres. Il eut des chandons et des faiblesses. Sa belle humeur s'évanouit et sa gaieté disparut. Il quittait le jeu aux premières lueurs du jour, les cheveux dépeignés, la cravate dénouée sur son col ouvert, la plastron de sa chemise froissé et sali par le frottement du drap vert des tables.

Il redescendit un à un les degrés de cette montée vers le succès qu'il avait gravie triomphalement. Et l'argent du jeu si promptement acquis fut dissipé avec une terrifiante rapidité. Le duc fut embarrassé. Il se décida à l'emprunt, ce signal de la culbute prochaine. Ayant besoin des autres il se sentit déchu et s'en affecta. Il jouissait autrefois délicieusement d'être le souverain de ce monde de viveurs. La chance l'élevait au-dessus de tous ses compagnons. On le traitait en maître. Et il était orgueilleux de cette suprématie. Son piédestal croula en un instant. Du jour où il ne gagna plus, pour ces joueurs, il cessa d'exister. Quand il arrivait au cercle maintenant, on ne l'accueillait plus par un silence admiratif. Il récoltait à droite et à gauche quelques poignées de mains banales, mais on ne se dérangeait plus de son jeu. Il se perdait dans les groupes indifférents, on ne le craignait plus.

Jamais sa passion pour le jeu ne fut aussi violente que dans cette phase difficile. Il mit dans ses attaques une frénésie sauvage. Il ne raisonna plus ses coups. Il perd'it et gagna en une nuit des sommes énormes. Il n'était plus le cavalier habile qui dirige sa monture. Il était l'écuyer éperdu, emporté au galop vertigineux d'un cheval qu'il ne cherche pas à maîtriser, et qui a plus de chances de se rompre les os que d'atteindre le but. Il n'atteignit pas le but en effet. Et pour lui les retours de fortune étaient inutiles. Il ne savait plus en profiter. Il s'acharnait comme un fou et reperdait tout ce qu'il avait gagné.

Son ambassadeur le sauva d'un désastre inévitable. Il le chargea d'une mission pour le gouvernement de Paris. Le duel avec le comte Woreseff avait fait très mauvais effet. Le diplomate trouva bon d'éloigner le jeune duc pour quelque temps. Et il lui donna un congé de trois mois. Cette mission qu'il n'avait pas sollicitée, par un amour-propre de combattant qui ne veut pas paraître déserter la lutte, Bligny l'accepta avec joie. Il se sentait usé à Saint-Pétersbourg. Il avait besoin de changer d'air, de se recueillir et d'aviser au plan de campagne.

Il ne lui restait plus qu'une cinquantaine de mille francs d'argent liquidé, fond extrême de sa bourse de jeu, qui avait été pendant un temps un véritable trésor.

Avec le déplacement, ses idées se modifièrent subitement. Dans le désarroi de sa vie à outrance, le souvenir de Claire s'était perdu. Il se remit à penser à sa fiancée. Il revit dans un mirage délicieux, le salon reposé et calme de l'hôtel de Beaulieu. A la clarté douce des lampes, Claire travaillait, penchée sur sa broderie, et ses beaux cheveux blonds étincelaient, dorant la lumière. Elle l'attendait patiemment, en soupirant peut-être. Il se reprit à l'aimer et fit le serment de renoncer à la fiévreuse existence à laquelle il avait dû tant d'âpres joies et de cruels soucis.

Il pensa que si les débris de fortune que lui avait laissés son père, étaient dissipés, Mlle de Beaulieu était riche, qu'avec les cent mille livres de rentes de sa dot un jeune ménage pouvait faire honorable figure. La vie à Paris était loin de coûter aussi cher qu'à Pétersbourg, et puis le temps des folies était passé. On resterait six mois dans ses terres pour faire des économies et on consacrerait la plus grande partie du revenu à mener un train suffisant pendant l'hiver.

Le duc se retrempa dans ces idées et se sentit redevenir tendre et bon. Il se trouva un autre homme. Et il jouit délicieusement de ce retour à ses premiers rêves de jeunesse. Tout le long de la route, il caressa de charmants projets d'avenir. Et quand le train s'arrêta sous les hangars vitrés de la gare du Nord, il sauta lestement sur le quai de débarquement, reprenant avec joie possession de ce Paris, loin duquel son esprit et son cœur s'étaient si gravement égarés.

C'était le soir. Il prit un plaisir d'enfant à regarder, par la portière de sa voiture, l'enfilade lumineuse de la rue Lafayette, semée de becs innombrables becs de gaz. Le mouvement de la grande ville le saisit. L'allure des passants lui parut avoir une vivacité, un entrain particuliers. La circulation dans les rues était bruyante. Au carrefour du faubourg Montmartre, il tomba dans un embarras de voitures, les cochers s'apostrophaient vivement, et jusque sous la tête des chevaux, les piétons se glissaient, pressés de passer. Son fiacre repartit et longea le grand mur et meulière du jardin de l'hôtel Rothschild, puis il tourna par la rue du Helder, et, tout à coup, le duc se trouva en plein boulevard.

Il éprouva un saisissement. Des équipages se suivaient à la file, allant à l'Opéra. Au fond des vastes landaus apparaissaient, dans leurs élégantes toilettes de bal, des femmes la tête entourée d'écharpes de dentelles. Les clartés intermittentes du Jablochkoff, qui jetait une lumière blafarde sur la façade du théâtre, perçait de trous sombres, faisait détacher les casques des municipaux à cheval, enveloppés dans leurs manteaux, et qui restaient plantés immobiles au milieu de la place. C'était à ce croisement des rues et du boulevard un mouvement énorme. Les devantures des magasins flamboyaient dans l'obscurité, les trottoirs étaient noirs de monde. C'était le tableau magique de Paris la nuit, qui s'offrait là dans toute sa terrible et puissante splendeur.

Le fiacre tourna dans la rue de la Paix, et quelques instants après Gaston était à la porte du cercle. Il descendit de sa voiture, un peu étourdi, les oreilles pleines encore du bruit énervant du chemin de fer, les yeux éblouis par les lumières.

Fatigué, il monta dans la chambre qu'on lui avait préparée, et il dormit d'un trait jusqu'au lendemain matin.

Gaston n'était pas resté assez longtemps éloigné de Paris pour que ses habitudes de boulevardier eussent disparu. Il reprit pied tout de suite sur l'asphalte. Son mauvais vernis russe tomba en un instant. Il se retrouva Parisien des pieds à la tête. Pendant deux jours cependant il eut l'ivresse de Paris. Il se promena aux Champs-Elysées, au Bois. Il alla flâner à l'Hôtel des Ventes, il fit les mille pas entre la Madeleine et le boulevard Montmartre, heureux de donner des poignées de main et d'échanger des coups de chapeau. Il courut les petits théâtres et se renversa délicieusement dans son fauteuil d'orchestre trop étroit et imparfaitement rembourré. Il trouva exquises des pièces qui étaient idiotes. Il avait un contentement intérieur qui débordait en admirations continues.

Au fond il était comme délivré depuis qu'il avait quitté la Russie. Il avait l'air d'avoir rompu son ban, de s'être évadé du bagne. Il était libre maintenant, il respirait.

Les affaires au ministère furent terminées en trois jours. Il décida qu'il partirait à la fin de la semaine. Il voulait surprendre Claire et la marquise qu'il savait à Beaulieu. D'avance il jouissait de leur surprise, il entendait leurs cris de joie. Pour un empire il n'aurait pas renoncé à ce plaisir d'arriver à l'improviste.

Il était allé en flânant rue de la Paix acheter chez le joaillier de la famille, une admirable bague de fiançailles, un énorme saphir entouré de brillants, monté avec une perfection rare. Il se voyait offrant à Claire l'écrin de velours blanc armorié. Celle-ci l'ouvrait et grave, souriant doucement, elle lui tendait le cercle d'or pour qu'il le passât, lui même, à son doigt fin terminé par un ongle rose. Et cette fois c'était bien fini, il était son époux, la bague était le premier anneau de la chaîne qui devait les unir.

La veille de son départ, le duc, en rentrant du théâtre, trouva le cercle plus animé que les autres soirs. Il s'informa. On lui apprit que tout ce mouvement, cet éclat, ces lumières, étaient causés par une représentation extraordinaire, donnée dans la salle des fêtes. Un public d'élite était rassemblé pour entendre: l'*Education de la princesse*, opérette en deux actes, due à la collaboration de deux hommes de talent, appartenant au meilleur monde, le duc de Féras, pour les paroles, et M. Jules Trélan, pour la musique.

L'interprétation était remarquable. Baron, des *Variétés*, prêtait sa distinction native au rôle du grand chambellan; Daubray, du *Palais-Royal*, interprétait le personnage scabreux du chevalier Alphonse de Roseflaquette. Saint Germain, du *Gymnase*, avait consenti, pour une seule fois, à se révéler grand chanteur dans le rôle du Pépuster. Le jeune baron Trésorier, membre du cercle, possesseur d'une charmante voix de ténor, avait été chargé du personnage de Triolet. Mme Judic faisait la princesse Hortensia et Suzanne Lagier la Reine Mère.

On s'attendait à un succès formidable. Les valets de pied de service étaient débordés, tout le monde arrivait en même temps pour être bien placé. Et du large vestibule orné de belles tapisseries Louis XIV, un murmure de voix, un froufrou de robes rajustées par petits coups avec la main, venaient jusqu'au duc avec des bouffées d'air chaud saturé d'une fine odeur de poudre à la maréchale.

Au lieu de monter se coucher, le duc jeta son pardessus à un valet de pied, et aplatissant son gibus, il entra.

Une circonstance bien futile souvent décide ainsi de la destinée des hommes. Bligny, en allant écouter l'*Education de la Princesse* ne se doutait guère qu'il venait de modifier gravement son avenir.

La salle des fêtes était étincelante de lumière. Sur des chaises attachées les unes aux autres, une nombreuse assistance se pressait. C'était un assemblage de satin, de velours, de gaze et de soie, gamme de couleurs éclatantes, au milieu desquelles resplendissait la blancheur des épaules nues. Le battement léger des éventails agitait cette foule énorme d'un mouvement d'ailes. Un bourdonnement de conversations discret et étouffé s'élevait de temps à autre quand une personne connue entrait dans la salle. Au fond, le théâtre silencieux, sévère, fermé aux regards par son rideau rouge.

Le duc se dirigea vers un groupe d'habits noirs parmi lesquels il venait de reconnaître quelques amis. Au centre trônait, très entouré, Me Escande, jeune notaire, nouvellement pourvu de sa charge et futur héritier de parents archimillionnaires.

Mis avec une élégance irréprochable, il parlait d'un air d'importance. Mais la vue de Bligny parut avoir clos sa langue à son palais. Il resta la bouche ouverte, regardant stupéfait le duc qui s'approchait en souriant. Et un grand silence se fit, coupé seulement par cette réflexion: Oh! c'est vraiment bien dommage! poussée d'un air navré par un vieil homme chauve, de taille élevée, vêtu d'un habit qui sentait l'ancien négociant, le visage très rouge encadré de larges oreilles surmontées de touffes de cheveux jaunes, le cou maintenu par une haute cravate blanche, des boutons en diamants à sa chemise et les pieds chaussés d'escarpins vernis, découverts, laissant apercevoir le coton blanc des bas.

Bligny était entré dans le groupe, et ayant serré la main à ses amis, il attendait très intrigué par ce silence qui lui semblait extrêmement éloquent. Il allait demander de quoi il s'agissait, et comment son apparition pouvait causer un pareil malaise aux assistants, lorsque le vieil homme, se penchant vers un des amis du duc, lui murmura à l'oreille assez haut pour être entendu et pour qu'on ne refusât ne fût pas possible: Présentez-moi donc au duc.

L'ami se tourna vers Gaston avec un air très ennuyé et très étonné à la fois, qui signifiait clair comme le jour: Quelle fantaisie étrange à cet olibrius! puis se résignant:

—Mon cher duc, monsieur Moulinet....

—Industriel, ajouta vivement l'homme aux boutons en diamants, ancien juge au tribunal de commerce....

Et d'un air pénétré, s'emparant des mains du jeune homme, il reprit:

—J'ai l'honneur, monsieur le duc, de connaître votre famille. Mademoiselle Moulinet, ma fille, a été élevée au couvent avec mademoiselle de Beaulieu, votre cousine. Oui, monsieur, au Sacré-Cœur, la première maison de Paris...... Pour Athénaïs, je n'ai regardé à rien. Tout ce qu'il y avait de mieux n'était pas encore assez bon pour elle.... Et je vous prie de croire que j'ai appris, avec bien du regret, la fâcheuse nouvelle....

Depuis un instant M. Escande se démenait au risque de froisser le devant de sa chemise et de déranger le nœud artistement construit de sa cravate. Il faisait le télégraphe avec ses bras, il piétinait, il proférait des "hem! hem!" Mais Moulinet, trop lancé pour s'arrêter et peut-être ne voulant pas comprendre [illegible] poursuivait ses compliments de condoléance.

—Pardon, fit le duc en français....

—....Mais je ne sais pas très bien.... Vous me parlez, monsieur, d'une fâcheuse nouvelle qui paraît toucher ma famille et atteindre spécialement Mlle de Beaulieu.... Je ne sais ce que vous voulez dire. Veuillez, je vous prie, vous expliquer plus clairement.

Me Escande parut tout à fait contrarié. Et comme Moulinet restait silencieux, la tête baissée, semblant se désintéresser de la question, le jeune notaire prit son parti et s'avançant vers Bligny:

—Mon dieu, mon cher duc, dit-il d'un ton solennel, je suis fâché que vous appreniez ce soir et dans un endroit si peu fait pour une semblable confidence, le fait auquel M. Moulinet vient de faire allusion.... Cependant, comme vous sauriez certainement demain à quoi vous en tenir, il n'y a pas d'inconvénients à vous éclairer sur le champ. Eh bien! quand vous êtes entré, j'apprenais à ces messieurs qu'étant allé pour affaires en Angleterre, j'ai appris, avant que ce soit, que le procès engagé de son vivant par le marquis de Beaulieu, et poursuivi par ses ayants-droit, venait d'être perdu sans appel possible......

A cette révélation si inattendue, le duc pâlit. La perte de ce procès sur lequel Mme de Beaulieu fondait de si grandes espérances, c'était la ruine pour Claire. Gaston fit un effort, et dominant son trouble:

—Permettez-moi, mon cher maître, dit-il avec hauteur, de m'étonner de la facilité avec laquelle vous faisiez à ces messieurs des communications relatives à la famille de Beaulieu. Je ne pense pas que les affaires des miens fussent de nature à servir de texte aux racontars des indifférents et aux caquets des désœuvrés. Je vous serais très obligé si à l'avenir vous vouliez bien montrer moins d'abandon....

Le jeune notaire rougit à ces mots, la bouche ouverte d'un visage en retrait de petites rides produites par l'agacement de ses nerfs. Il secoua la tête, et prenant un air [illegible]:

—Mais, mon cher duc, fit-il, croyez bien....